CHAPITRE V.

HENRI EBERHARD GOTTLOB PAULUS. — IDÉES QU'IL SE FAIT DU CHRISTIANISME.

Henri Eberhard Gottlob Paulus, le représentant le plus habile et le plus célèbre de l'exégèse naturaliste, à laquelle il a donné une forme nouvelle, était né le 1er septembre 1761, à Léonberg, près de Stuttgart, dans la maison où devait naître quatorze ans plus tard, le philosophe Schelling; il est mort à Heidelberg le 9 août 1850. Pendant cette longue carrière de 90 ans, il a exercé une influence aussi profonde que funeste sur le mouvement religieux de son pays. Naguère encore, il a inspiré en France à M. Renan une partie de ses pages impies. A tous ces titres, son système nous semble mériter une étude qui n'a jamais été faite complètement chez nous, où il n'est que vaguement et imparfaitement connu.

Ses principaux ouvrages sur le Nouveau Testament sont un *Commentaire philologique, historique et critique du Nouveau Testament*, la *Vie de Jésus*, et le *Manuel exégétique des trois premiers Évangiles*, édition revue et corrigée du Commentaire[1]. Le but avoué de l'auteur dans tous ces livres,

[1] H. E. Paulus, *Philologisch-kritischer und historischer Commentar über das Neue Testament*, 2 in-8°, Leipzig, 1800-1804; 2e édit., Lubeck, 1804; *Leben Jesu, als Grundlage einer Geschichte des Urchristenthums, dargestellt durch eine Gerichterzählung über alle Abschnitte der vier Evangelien und eine wortgetreue Uebersetzung derselben*, 4 in-8°, Heidelberg, 1828; *Exegetisches Handbuch über die drei ersten Evangelien*, 2 in-8°, Heidelberg, 1830-1833.

c'est d'exposer et de justifier sa façon de concevoir le Christianisme. L'explication naturelle des miracles qu'il propose, chemin faisant, n'est à ses yeux, comme il l'écrivait en 1811 à son ami Schnurrer qu'une œuvre de surérogation, *opus supererogationis*, et n'a par conséquent qu'une importance secondaire; mais personne n'a été de son avis : tout le monde y a vu avec raison son œuvre capitale, et a reconnu en lui le chef de l'école naturaliste. Toutefois il est indispensable d'exposer ses idées sur le Christianisme, afin qu'on puisse comprendre comment il a été amené à expliquer naturellement les miracles.

En 1789, sur la recommandation de Griesbach et de Döderlein, le docteur Paulus avait été nommé professeur de langues orientales, à l'université d'Iéna. C'était alors le beau temps du Kantisme à Iéna. Schiller, tout imbu des idées du philosophe de Kœnigsberg, y commençait cette même année un cours d'histoire universelle; il racontait, d'après Kant, les commencements de l'humanité, et d'après Eichhorn et les Fragments de Wolfenbüttel, la mission de Moïse[1]; Fichte, développant les conséquences de la *Critique de la raison pure*, y inventait l'autothéisme; mais, plus que personne, Reinhold, l'auteur des *Lettres sur la philosophie de Kant*, y popularisait les doctrines de celui qu'il avait tant contribué à faire connaître. Cet enseignement portait ses fruits, le scepticisme prospérait, la foi était presque éteinte. En 1793, huit étudiants seulement, de la faculté de théologie, s'approchèrent de la cène. « Les jeunes théolo-

[1] Dans deux leçons intitulées : *Considérations sur la première société humaine* et *Mission de Moïse*, qui furent publiées dans la *Thalie*. Une note de l'auteur déclare expressément que les *Considérations* ont été inspirées par l'écrit de Kant : *Commencements présumables de l'histoire de l'humanité*. Ces deux leçons ont été traduites par M. Ad. Regnier dans la collection des Œuvres de Schiller, publiée par Hachette, *Œuvres historiques*, t. I, p. 427 et 447.

giens, dit Carlyle, quittaient l'université, l'esprit plein d'extravagances. Ils débitaient leurs étranges doctrines aux examinateurs du consistoire de Weimar, dans des phrases qui n'éveillaient aucune idée dans la tête de ces révérends personnages, mais qui excitaient une grande horreur dans leurs cœurs. De là, des réprimandes et beaucoup d'amertume... Un jeune pasteur se tua à la suite de ces remontrances[1]. »

C'est au milieu de ces jeunes gens exaltés, à qui le Kantisme tournait la tête, que Paulus allait enseigner. Tous ces étudiants s'occupaient beaucoup de la raison pure, du schématisme, des antinomies et de l'impératif catégorique, mais fort peu des langues orientales. En vain le nouveau professeur s'efforça-t-il de donner un intérêt plus vif à son cours, en traitant non seulement de la grammaire et des langues sémitiques, mais aussi de la critique de l'Ancien et même du Nouveau Testament : il ne réussit pas à rassembler autour de sa chaire des élèves entraînés ailleurs par des goûts trop différents. L'engouement universel pour la philosophie de Kant lui suggéra-t-il l'idée de l'appliquer à l'exégèse? Je ne sais ; ses lettres à Schnurrer sembleraient l'indiquer. Quoi qu'il en soit, sur ces entrefaites, Döderlein vint à mourir et Paulus obtint le titre de troisième professeur ordinaire de théologie. En cette qualité, il prêta le serment de foi requis à la confession protestante, mais comme il définissait l'orthodoxie : « la recherche loyale de la vérité[2], » il crut avoir, ainsi qu'il écrivait à son ami Schnurrer (1793), « la permission de faire à son gré, des ravages[3] dans tous les domaines de la sacrée théologie. » Il ne se fit pas faute d'user de la licence. Il enseigna, non pas la théologie chrétienne, mais la théologie kantienne.

[1] Carlyle, *Schiller's Life*, p. 139.
[2] *Commentationes theologicæ*, 1795.
[3] *Ravagiren*.

On sait que la critique du philosophe de Kœnigsberg avait attaqué le Christianisme aussi bien que la métaphysique. Un jour, intervenant dans la querelle des Facultés en Prusse, il avait dit : « On a appelé la raison *servante* de la théologie : *Philosophia theologiæ ancilla*. La question est de savoir si elle doit suivre pour lui porter la queue, ou marcher devant pour porter le flambeau. » Dans son livre de *La Religion considérée dans les limites de la Raison*, publié l'année même où le docteur Paulus inaugura son cours de théologie (1793), il ne se contente pas cependant de faire de la philosophie le porte-flambeau de la théologie, il en fait la théologie elle-même. « La théologie biblique, dit-il expressément, ne fait qu'un avec la philosophie[1]. » Celle-ci, d'après la *Critique de la Raison pratique*[2], se ramène en dernière analyse à l'impératif catégorique, c'est-à-dire, à la loi du devoir ou à la morale. Il en est de même de la vraie religion. Les dogmes surnaturels sont étrangers à son essence, c'est la morale seule qui la constitue. Le Christianisme, qui forme la véritable Église, ne diffère point, quant au fond, de la religion naturelle. Il paraît s'appuyer, il est vrai, sur des livres écrits, et non point sur les principes de la métaphysique; mais les Écritures doivent être interprétées par la pure raison[3]. La gloire de Jésus, c'est d'être le plus grand des moralistes. « Il a proposé une religion naturelle,... il a fait de la religion universelle, qu'il a proposée, la condition suprême et nécessaire de toute croyance religieuse,... il a établi une église fondée sur le principe de la religion rationnelle[4]. »

Paulus adopta toutes ces idées de l'auteur de la *Religion*

[1] Préface de la 1re édit., trad. J. Trullard, Paris, 1841, p. 384.
[2] Voir traduction Barni, Paris, 1848, p. 8.
[3] *La Religion dans les limites de la raison*, p. 195.
[4] *Ibid.*, p. 281.

dans les limites de la Raison; il les enseigna à Iéna, et plus tard à Wurzbourg et à Heidelberg, il les enseigna dans tous ses ouvrages. Nous les trouvons exprimées, à sa manière, dans le passage suivant de sa *Vie de Jésus*, qui est le résumé complet de toute sa doctrine : « Le but principal de Jésus et de tous les siens, est celui-ci : exhorter l'homme à redresser d'abord les penchants grossiers de sa nature et parvenir ainsi, par une réforme des volontés individuelles qui les rende semblables à Dieu, à la réalisation d'un état social digne de l'approbation du vrai Dieu, à un gouvernement divin propre à faire le bonheur du grand nombre. Tel est le germe vital, telle est l'essence du Christianisme. Même la plupart des enseignements qu'on suppose révélés et empruntés au monde des esprits, quand l'accomplissement du devoir en est indépendant, ne sont point le but d'une religion ou d'une piété vivifiante.

» Le merveilleux en Jésus, c'est lui-même. C'est son âme, brillante de pureté et de sainteté, et cependant profondément humaine, faite pour exciter l'émulation de tous. C'est sa conviction inébranlable que le salut, c'est-à-dire, le vrai bonheur de l'âme, avant et après sa séparation de son enveloppe terrestre, est la récompense de la rectitude du cœur. C'est sa persévérance à travailler à l'amélioration de l'état social du peuple, en se mettant à la portée de son intelligence, sans violence, sans artifice. C'est un dévouement sans bornes, fruit de sa confiance dans l'éducation divine, quoique lente, du genre humain. C'est sa fermeté à exécuter ses projets au péril de sa vie et à répandre, au prix même de sa jeunesse, dans les âmes capables de le comprendre et de l'imiter, l'amour des plus hautes vertus. Un tel esprit, apparaissant dans un corps humain, est déjà en soi une chose extraordinaire. Mais la révolution opérée par cet homme seul, pendant une courte existence, en élevant au-dessus d'eux-mêmes, par la simple force de ses

convictions, de sa doctrine, de ses exemples et de sa mort sur la croix, ceux de ses contemporains qui étaient le plus accessibles aux idées morales, et en créant au moyen de quelques hommes, méprisables en apparence, une société spirituelle tout à fait nouvelle, longtemps en butte aux persécutions des prêtres juifs et païens et cependant de jour en jour plus florissante, voilà le miracle qui, inséparable de la personne de Jésus, n'a pas son pareil dans l'histoire du monde[1]. »

Voilà plutôt, sous ces éloges perfides, le Christianisme lacéré, ou pour mieux dire, anéanti. On jugera peut-être qu'il ne manque pas encore d'une certaine grandeur, puisqu'il est toujours l'amour du bien, la source de la perfection morale, le principe de la civilisation et du progrès. Mais ce Jésus du rationalisme allemand, nous ne le connaissons point. Ce n'est pas celui que nous aimons, en qui nous espérons, qui nous donne par sa grâce la force de résister aux tentations mauvaises et de marcher sur la trace de ses vertus. En cessant d'être notre Dieu, il cesse d'être notre Rédempteur et notre Sauveur. C'est un Socrate, c'est un Platon, mais que m'importent et Socrate et Platon, et que m'importerait désormais Jésus lui-même, s'il n'était plus le Verbe de Dieu fait homme pour l'amour de moi? En descendant des hauteurs où le place son origine céleste, il perd son empire sur les âmes et cède son trône à l'égoïsme et aux passions. Il peut parler encore à l'intelligence, il ne touche plus le cœur. Sa doctrine n'est plus une religion, c'est un système de philosophie, c'est-à-dire, ce qu'il y a au monde de plus stérile et de plus impuissant. Elle intéresse les spéculations du savant, elle laisse insensible et indifférente la masse de l'humanité. L'homme sait bien qu'il est tenu d'obéir à Dieu, mais il sait aussi qu'il a le droit de se moquer des philo-

[1] Paulus, *Leben Jesu*, Vorrede, t. I, p. XI-XII.

sophes. Nous connaissons, en France, ce prétendu Christianisme des rationalistes. M. Cousin nous l'avait apporté, il y a quelques années, de ses voyages d'outre-Rhin. Il a eu parmi nous les philosophes éclectiques pour apôtres, et M. Jules Simon pour évangéliste. Mais il n'a pas fait illusion au bon sens français qui a vu dans la *Religion naturelle* l'absence même de la religion.

Tel est néanmoins l'étrange Christianisme que le docteur Paulus enseigna aux étudiants en théologie d'Iéna, et qu'il osa même enseigner en 1803, aux séminaristes catholiques de Wurzbourg, à qui l'évêque s'empressa de défendre la fréquentation de semblables leçons, malgré les ordres du gouvernement bavarois qui prétendait les y astreindre.

CHAPITRE VI.

THÉORIE DE PAULUS SUR L'ORIGINE DES MIRACLES.

Paulus avait suivi Kant jusqu'ici. Il se sépare maintenant de son guide et c'est là que commence son œuvre originale, celle qui lui a fait un nom. L'opinion qui ne voit dans Jésus qu'un homme comme nous, a l'inconvénient grave de contredire formellement le témoignage des Évangiles qui, indépendamment des autres preuves de sa divinité, nous le représentent comme un thaumaturge, opérant par sa propre puissance les prodiges les plus extraordinaires, supérieur par conséquent à l'homme, Dieu en un mot. L'auteur de *La Religion dans les limites de la Raison*, ne sachant que répondre à des faits qui renversent ses théories, affecte à leur égard ce mépris transcendant qui est particulier à certains métaphysiciens, mais que personne n'a poussé plus loin que lui, si l'on en excepte Hegel, et il déclare, sans balancer, que l'histoire évangélique est insignifiante dans la question du Christianisme et qu'il importe peu de savoir quelle a été la vie de Jésus, parce que le fait extérieur n'a aucune valeur pour la morale, et est indigne, par conséquent, d'arrêter l'attention du sage[1]. Ce dédain superbe cache simplement, au fond, l'impuissance du maître à concilier des affirmations *a priori* avec la réalité des choses. Le disciple ne put se le dissimuler, mais il ne renonça pas cependant à ses idées favorites sur la religion chrétienne; il se borna à repousser cette fin de non-recevoir qui était sans valeur et à

[1] Kant, *La Religion dans les limites de la raison*, trad. Barni, p. 232.